

Le défilé équestre

Cavalía. Spectacle équestre sous chapiteau, présenté à Montréal du 21 avril au 14 juin 2009

Guylaine Massoutre

Numéro 227, juillet-août 2009

Rayonnement du cirque québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2009). Le défilé équestre / *Cavalía*. Spectacle équestre sous chapiteau, présenté à Montréal du 21 avril au 14 juin 2009. *Spirale*, (227), 22–24.

Le défilé équestre

CAVALIA

Spectacle équestre sous chapiteau, présenté à Montréal du 21 avril au 14 juin 2009.

par GUYLAINE MASSOUTRE

L'Homme est une corde tendue entre la bête et le surhomme.

— Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Cheval de Troie ou fidèle Rossinante, haridelle maudite ou noir canasson de l'Apocalypse, coursier à prouesses ou étalon de haute école, hongre de cirque ou dada échappé du cabaret Voltaire, ils frottent leur animalité — figure de l'autre — à l'ubiquité de la compagnie humaine. Du regard et de la voix, d'une manière aussi douce qu'on puisse imaginer cette relation, le dressage travaille la mémoire équestre, phénoménale, des figures imposées. Qu'en est-il de *Cavalía*, cirque acclamé à juste titre, mais « art poubelle » du fait de l'esthétique mêlée de ses superpositions ?

Dans *Cavalía*, ils sont là, deux équipes équines en alternance, tels des danseurs classiques, soixante-deux occupants fringants et racés, piaffant au plaisir du jeu quotidien. Certains n'ont encore jamais été montés ; d'autres sont observés par leurs maîtres : inadaptés, ils seront remis en vente. Ils sont deux mille paires d'yeux écarquillés à chaque spectacle, devant leur pétulance magnifique, élastique et cadencée. Qu'importe alors la foire et la compétition, le péril même du cavalier et l'exploit de l'acrobate ! On veut voir le cheval élevé hors de sa condition à la civilité.

Entre les numéros équestres, voltigeurs, acrobates et trapézistes volants — beaucoup se sont expatriés pour suivre *Cavalía* — accumulent les risques physiques, et, comme dans ce main-à-main, pyramide symbolique de la hiérarchie dans le règne vivant, le tassement assuré des vertèbres fait des blessures dont le corps se souvient. Mais le public se mobilise autour des chevaux.

Simulacres, chimères et enclos

Cavalía est un iceberg de 8 tentes blanches, dont le plus haut chapiteau connu (30 mètres) abrite une piste olympique, 2 500 tonnes de sable et de gravier, 44 artistes et 7 musiciens, 120 employés en permanence, dont 20 au service équin. S'il dérive où le courant le porte,

c'est que la demande de grands *shows* est mondialisée. Inutile d'y chercher une dénonciation. Quel art, aujourd'hui, ne requiert pas une infrastructure financière digne du nettoyage herculéen des écuries d'Augias ?

Ce nomadisme sophistiqué bénéficie d'un élan sensible pour la ménagerie chevaline, préférée aux zoos ; quant aux captifs, impeccables, en majorité castrés, ils y sont stimulés psychologiquement, mais aussi conditionnés pour éviter la déviance instinctive, faite de peur, de souffrance ou d'agressivité envers leurs congénères. L'éthologie concourt à réguler... le travail et le stress.

Les Pégases actuels volent dans des jets aménagés. Comme les bœufs musqués écossais des fermes de l'Estrie, leurs voisins au repos, ils expérimentent le ciel, le foin entre les dents, palefreniers et « gravols » à côté. Chaque tête vaut entre 10 000 et 150 000 \$, cheptel où ce quadrupède, joliment baptisé, fait ses preuves de compétence : on évalue résistance, bon caractère et santé. À le voir trotter en groupe, ses mésaventures et ses blessures trahissent son histoire. On lui refuse un caractère de travers, toute connotation baudelairienne ou trace d'asocialité. Ce qu'il a appris est pourtant là, moins palimpseste que grimoire, et le cirque profite de cette mémoire sans pour autant en pénétrer l'intelligence. Entre l'homme et l'animal, l'entraînement d'école tient moins du respect, comme on le susurre tel un secret, que d'une main adroite. Ce problème de l'intégrité du vivant trouble un public que les danseurs contemporains ont exposé, mettant en question la légitimité de fusionner avec leur temps. Le ballet s'est autonomisé et libéré de la demande, mais pas la pouliche de l'imaginaire social.

Quelles codifications l'engouement pour le cirque équestre trahit-il ? On veut la puissance et la technique irréprochables, l'élan dans le risque, la connivence entre humain et animal ; la maîtrise et le lâcher-prise, la cage ouverte. Mais de quel côté est l'aliénation ? Les arts du cirque « sondent une esthétique du vide qui fascine une époque inquiète de perdre pied dans sa propre confusion », selon Emmanuel Wallon dans *Le cirque au risque de l'art* (Actes Sud, 2002).

Certains le savent. Le grand manitou producteur de *Cavalía*, Normand Latourelle, d'abord organisateur au Cirque du Soleil, fait fructifier le capital équestre et technique dans le marché hautement compétitif du divertissement, du sport et de l'art — où personne ne conteste le coût d'une place de stade, le salaire d'un joueur, ni la cote marchande d'une toile. Comme la Formule 1, sa magie a un coût indépendant de la clameur ou de l'encolure. La vivacité du cheval, l'art acrobatique volant, la fraîcheur du hongre dispos et le sprint effréné, au sein de cette méga organisation, nous procurent la même joie que les champions. Est-ce un mal de passer l'escarcelle, dans la course aux espèces qui tombent des arrières-trains comme les métamorphoses de l'âne d'Apulée ?

Sensations fortes

Comment le cavalier sur sa monture déréalisée éveille-t-il nos fantasmes zoolâtres, retouchés d'idéal artistique tels les modèles publicitaires par un programme de PhotoShop? Impossible de boudier ce plaisir évident, la fierté du cavalier et la mise en scène de *Cavalia*, où Érik Villeneuve compose avec les opérateurs équestres, Frédéric Villeneuve et Magali Delgado, venus du berceau des saltimbanques français avec leurs Lusitaniens. Le champion de trampoline Alain Gauthier, avec ses artistes québécois, canadiens et marocains, n'est-il pas plus qu'un entraîneur? Le compositeur Michel Cusson, sans UZEB dans ce multimédia, n'en finit pas d'ajuster sa recette, copiée collée éprouvée. Alain Lortie et Marc Labelle procèdent aussi avec une forme d'intelligence collective. Tintamarre forain ou dramaturgie cinématographique, alternative nomade virtuelle ou réel chahut de sabots, la chevauchée, inscrite dans un dispositif démesuré de flux, incarne une expertise qu'exigent notre instabilité à la maîtrise, notre imaginaire en fuite et nos besoins de leurre.

Pourquoi la zoolâtrie? La réponse tient à nos rapports évolutifs à l'environnement. Ici, on nous propose une immersion époustouflante dans le décor, paysage américain, forêt médiévale en IMAX, sculptures équestres et frises antiques; un lever de soleil sur l'arène voit tremper une sirupeuse Indienne dans une mare, et jusqu'au nez d'un cheval libre, qui boit: l'encyclopédie visuelle alterne avec le marquage réel de l'espace; la technologie brillante, pompeuse, machinée, amplifiée, sur-réglée, avec la nature animale au frémissement subtile inaltéré. Rédemption historique, tension entre nature et culture... Tandis que de jeunes corps, sacrifiés au spectacle, engagent leur santé dans un environnement déstabilisant, qui multiplie les chocs, nulle considération médicale ne fait ici obstacle au divertissement désiré.

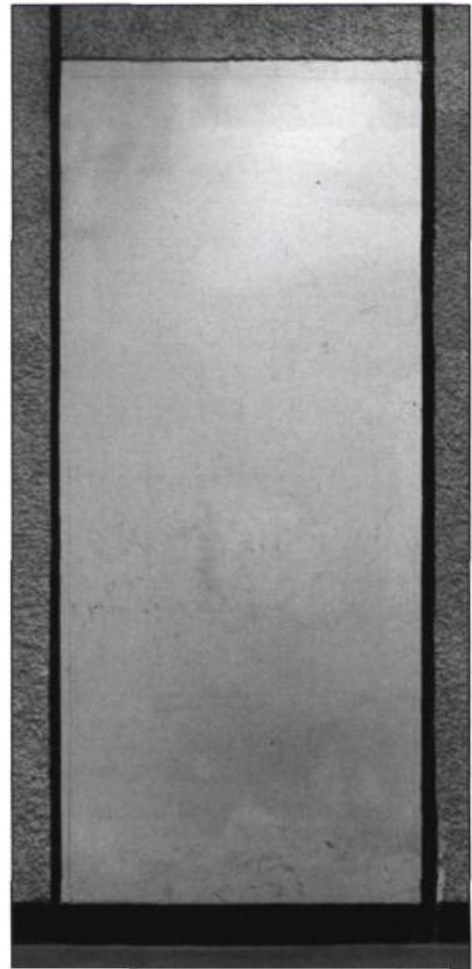
La virtualité de *Cavalia* ajoute des suées réelles aux performances et trucages techniques. Pourtant, les instruments et la voix perdent leur immédiateté dans le brouillage de l'amplification, qui masque l'ajustement des rythmes aux foucades des chevaux. Au contraire, dans leur cortège blanc, gris pommelé ou brun, les bêtes caparaçonnées auxquelles on impose la solidarité humaine exécutent des numéros prévisibles mais féériques, tandis qu'ils seront calmés, douchés et corrigés de leurs erreurs une fois le jeu terminé. Des espaces intérieur/extérieur, discipliné/brut, gigantesque/méticuleux, itinérant/ancré révèlent ainsi nos paysages intersubjectifs transnationaux, dans lesquels l'expérience physique, transférée aux artistes et aux cavaliers, se partage comme une randonnée.

Déplacements entre chien et loup

Regard humide et langoureux des longues têtes soyeuses... Honte des origines et nostalgie du paradis perdu? Orgueil étrange du civilisé, qui renonce à manger de la viande chevaline, mais pas à l'orgie de voluptés intimes au contact avec l'animal! Ce face-à-face hippique mérite mieux qu'un dédain pour la démarche militaire, conquérante et corsetée; nous le voulons à l'arène, sa

cruauté masquée. Sous la tente, ces fins observateurs des dénivelés et des obstacles, à la mémoire pointilleuse, facilement inquiets et désireux d'attention, rébarbatifs au cadre monotone qui les rend fous quand on les prive de routine, font aller leur grâce dansante et les impulsions dont ils gardent le secret. Dénies, les ruades à l'air vif avant le repos en Estrie; le déploiement de la grande séduction circassienne éveille une autre charge émotionnelle, plus crépusculaire, la cavalerie sous l'autoroute, le temps des calèches et son bataclan filmé, conquête de l'Ouest, gardians et cowboys folkloriques, espaces pour une autre liberté. « *Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange, / Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir / Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange / Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir* » (Baudelaire, *Les Fleurs du mal*).

Nicolas Baier, *Sas*, 2005. Épreuve au jet d'encre, laminée sur acrylique, 136 X 300 cm. Avec l'aimable permission de la galerie René Blouin, Montréal et Jessica Bradley Art + Projects, Toronto.



Certains artistes, venus de loin, sont des enfants de la balle ; d'autres, formés à l'école de cirque, trouveront emploi parmi les danseurs. Ginette Laurin a chorégraphié *Kosmogonia*, en 2001 ; Balanchine réglait bien le défilé des éléphants chez Barnum.

Les chevaux de *Cavalia* observent un rituel symbolique, moins innovateur que fécond par ses effets de dispositif centrifuge. « *Le dispositif n'est pas appréhendé comme un simple support d'expression technique d'une pensée pure, d'une volonté sans corps qui le déterminerait, mais comme étant une pensée en lui-même, bien sûr en lien avec une dramaturgie et une régie : il est moteur et révélateur* », écrit Marcel Freydefont, dans *Le Théâtre de rue, un théâtre de l'échange* (Louvain, *Études théâtrales* 41-42, 2008). Si notre jubilation demeure impure, voire désastreuse sur la question humaine, elle l'est aussi sur la part

de la propriété immatérielle qui revient au cheval. Vif ou ralenti, ce n'est pas un véritable camarade : ce détenteur symbolique d'un mystère merveilleux, on l'ignore pour détenir la marionnette qui veut jouer.

Sous l'autoroute, une utopie. Du vieux Barnum & Bailey, de Buffalo Bill à Calamity Jane, cette luxueuse féria chimérique reconvertit l'idée de ranch en divertissement fluide. L'artiste « *se défend aujourd'hui d'utiliser la scène pour imposer une leçon ou faire passer un message. [Il] veu[t] produire une forme de conscience, une intensité du sentiment, une énergie pour l'action* » (Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé*, La Fabrique éditions, 2008). À *Cavalia*, la bayadère est une écuyère exhibant l'éternelle mise en scène sportive, légère, et la soumission sans tension dont la danse contemporaine partage maintes formes imaginaires. Aux gestes du manège et de l'enclos s'est substitué un art nomade, qui distribue à grande échelle la pratique millénaire des sauts, celui qu'on demande au frère-cheval et celui qui se passe sur (et dans) son dos. ●

DOSSIER RAYONNEMENT DU CIRQUE QUÉBÉCOIS

Le cirque : de la différence à la ressemblance

**THE FALL OF THE BIG TOP.
THE VANISHING AMERICAN CIRCUS**
de David Lewis Hammarstrom
McFarland, 231 p.

**THE CONTEMPORARY CIRCUS.
ART OF THE SPECTACULAR**
de Ernest Albrecht
Scarecrow, 262 p.

par ERIN HURLEY

Deux livres, deux visions plutôt contraires sur le phénomène circassien contemporain. Tandis que l'un pleure la chute du chapiteau, l'autre louange l'essor du « nouveau cirque ». Même si l'argumentation de ces auteurs est plus partisane que subtile — surtout dans le cas de Hammarstrom qui adopte le ton d'un Monsieur Loyal à l'ancienne —, ils nous font entrer dans le

débat sur les avantages et les pertes de ce que Ernest Albrecht a nommé dans son dernier livre le « *nouveau cirque américain* ». Si l'on ne regrette pas la perte du *freakshow* qui côtoyait souvent des cirques ambulants traditionnels, on a la nostalgie du monde coloré, vivant et exotique que ce type de cirque véhiculait quand même. La perfection avec laquelle les artistes exercent leurs prouesses à l'aide de dispositifs de sécurité dans les nouveaux cirques satisfait-elle les spectateurs autant que les exploits « trompe-la-mort » du passé? Est-ce que le nouveau cirque américain échange des frissons pour une esthétique « accessible »? Et où se situe le cirque contemporain québécois dans ce débat?